Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 15 (1907)

Heft: 60

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉS.

I. — Le Congrès ancien-catholique de La Haye.

Le VIIe Congrès international a été tenu, du 3 au 5 septembre dernier, à la satisfaction et à l'édification de tous les participants. Nous reviendrons sur ses résultats, lorsque les Actes en seront publiés. En attendant, bornons-nous à signaler les faits suivants:

1° Continuation de la *Revue internationale de Théologie,* conformément au but de sa fondation, sous la direction suivie jusqu'ici. Donc nouveaux efforts pour fortifier la théologie scientifique contre la théologie discréditée, pour fortifier la réforme catholique et faire le pont entre les Eglises chrétiennes qui veulent sincèrement s'unir dans la foi chrétienne.

2° Approbation de l'élection d'un successeur de feu l'évêque Kozlowski, pour le diocèse polonais de Chicago, en la personne de M. Hodur. Le nouvel évêque, actuellement en Pologne dans le but d'organiser les catholiques polonais qui veulent se rendre indépendants de Rome et dont la situation est légalement reconnue par le Gouvernement, sera, à son retour, consacré à Utrecht par les évêques anciens-catholiques de Hollande, d'Allemagne et de Suisse.

3° Moyens plus actifs pour l'union des associations de jeunes gens et des anciens-catholiques dispersés, ainsi que pour la propagande de notre cause et de nos œuvres, par la presse, etc.

4° Appel aux catholiques-libéraux restés dans l'Eglise romaine, qui croient encore à la chimère d'une réforme de leur Eglise avec le concours et sous la juridiction du pape. Ils doivent voir, à la lumière du nouveau Syllabus et de toutes les récentes décisions de la papauté, que pour éteindre l'incendie de l'erreur et de la superstition dans les murs de leur Eglise, il faut courageusement agir sur elle, *de l'extérieur à l'intérieur,*

et organiser, malgré la hiérarchie aveugle, des secours et un service religieux actif. Adoption de la déclaration suivante proposée par M. le curé Moog, de Dortmund:

« Der VII. internationale Altkatholikenkongress, versammelt im Haag, hat mit Dank gegen Gott Kenntniss genommen von den ernsten Versuchen gottesfürchtiger und gelehrter Männer in Deutschland, in Frankreich, in Italien und in anderen Ländern, innerhalb der unter dem Papste stehenden römischkatholischen Kirche eine Reinigung der Lehre, der Einrichtungen und gottesdienstlichen Formen anzubahnen. Allein wie aufrichtig er auch diesen Bestrebungen Erfolg wünscht, so kann er insbesondere im Hinblick auf die Dekrete des Vatikanischen Konzils und auf den neuen Syllabus vom 4. Juli 1907 sich doch keine Möglichkeit vorstellen, eine Besserung der Verhältnisse herbeizuführen ohne Ausscheiden der Reformfreunde aus der Jurisdiktion des römischen Papstes. Der internationale Altkatholikenkongress bittet daher alle frommen, denkenden römischen Katholiken, sich nicht durch den Schein einer äusserlichen unkatholischen Einheit blenden und binden zu lassen. Indem sie sich der altkatholischen Kirche, die den Glaubensschatz und die Verfassung der ungeteilten katholischen Kirche unversehrt und mit unverbrüchlicher Treue bewahrt, anschliessen, werden sie die Einheit der katholischen Kirchen unter dem Einen Haupte Jesus Christus wahrhaft fördern, nicht aber durch Verbleiben unter dem Papsttum, welches durch seine, der Weltherrschaft dienenden Glaubenssätze von der Unfehlbarkeit und Allgewalt des Papstes im Glauben sowohl wie in der Verfassung den Boden der alten Einen heiligen katholischen und apostolischen Kirche verlassen hat. »

5° Nouvelles propositions de la Commission de St. Petersbourg à la Commission de Rotterdam pour l'union des deux Eglises. Tout fait espérer que les points obscurs enfin s'éclairciront, que les préjugés s'atténueront, et que les esprits vraiment pacifiques et éclairés sont déjà sur la voie d'une entente radicale et fraternelle.

6° Appelons l'attention de nos lecteurs sur le discours prononcé, à la première séance générale, par M. l'évêque Herzog, et dont voici l'esprit: «Wir sind schwach an Zahl, aber schlimmer wäre moralische Schwäche, ein Versagen anfänglicher Begeisterung, ein Rückzug auf die Stellung der Reformkatholiken. Diesen

ermöglicht der Gedanke der Entwicklung des Dogmas des Engländers Newman «developement», sich mit unbequemen Dogmen abzufinden. Sollen wir uns dem anschliessen? Der Ort zu einem solchen Entschluss wäre schlecht gewählt, denn die Kirche von Utrecht zeigt seit Jahrhunderten ein Beispiel der Entschlossenheit. Nicht leichten Herzens ist die Trennung geschehen, immer unfreiwillig; aber sie ist von grossem Segen geworden. Darum lassen wir uns nicht verführen zu dem «Gehenlassen» der Reformkatholiken; auch das Gute lässt Gott nur durch Menschen geschehen; wir müssen uns zu seinem Werkzeug machen. Uns bleibt nichts übrig, als uns kirchlich zu organisieren; wir haben dadurch den alten katholischen Gemeindebegriff, die richtige Anschauung vom Priester als Organ der Gemeinde, die nationale Kirche gerettet. Darum gibt es kein Zurück, zumal der Reformkatholizismus durch den neuen Syllabus erschlagen ist. Wir sind Gott dankbar, dass er uns den Anstoss zu unserm Handeln gegeben. Nun gilt nur eines: «Treue bis in den Tod!»

II. — L'affaire Schell et la question de l'Index en Allemagne.

I. **L'affaire Schell.** — Il était naguère question d'élever un monument au célèbre théologien Hermann Schell, qui a admis une certaine liberté de critique en ce qui concerne les croyances non essentielles de l'Eglise. Schell encourut de ce chef les honneurs de l'index, et il eut pour censeur sevère un professeur de théologie de Vienne, M. Commer. Or, le pape a adressé à ce dernier, le 14 juin, une lettre de félicitations. Pie X ne met pas en question «les vertus sacerdotales» et les intentions de Schell, mais il confirme que ses écrits condamnés contenaient des erreurs funestes. Par suite, il s'étonne que Schell trouve encore des admirateurs allant jusqu'à vouloir lui élever un monument et le comparer à saint Paul.

Une telle admiration, dit le pape, équivaut à un acte de résistance contre le siège apostolique qu'ils représentent calomnieusement comme attaché à des méthodes vieillies et comme coupant les ailes aux génies puissants. Mais cette accusation est fausse et injuste, car l'Eglise réprouve bien la liberté d'errer

et veille à ce que les fidèles ne soient pas pris dans les filets de l'erreur, mais elle demande instamment que le dépôt à elle confié des vérités divines soit, selon les temps et les lieux, toujours plus approfondi et développé par l'interprétation légitime.

Aussi Pie X exhorte-t-il M. Commer à continuer à défendre le dogme catholique sans craindre les reproches d'adversaires qui seront pour lui une gloire et un stimulant.

A la suite de cette lettre, le comité constitué pour l'érection d'un monument à la mémoire de Schell s'est dissous. Parmi les signataires de l'appel que Pie X qualifie d'ignorants du catholicisme ou de rebelles contre l'autorité du Saint-Siège, nous relevons les noms suivants: MM. von Albert, archevêque de Bamberg, von Henle, évêque de Passau, monsignor Ehrhard, de Strasbourg, les professeurs Merkle, de Wurzbourg, Knöpfler, de Munich, Funk, de Tubingue, le baron Frédéric de Hugel, de Londres, le curé Hansjacob à Fribourg, etc.

On lira avec intérêt les détails suivants publiés par le *Katholik* (Bern). Le 6 juillet 1907, p. 228-230:

Am 31. Mai 1906 ist der berühmte Würzburger Theologe Hermann Schell plötzlich gestorben. Sein Tod befreite die ultramontanen « Geistesmänner » von einem sehr gefährlichen Gegner. Allein Schell scheint gar nicht tot zu sein. Immer noch fällt man über ihn her, um ihn endgültig ums Leben zu bringen und für immer zu begraben. So hat in diesem Jahr ein Prälat Commer in Wien unter dem Titel « Hermann Schell und der fortschrittliche Katholizismus » « ein Wort zur Orientierung für gläubige (römische) Katholiken » herausgegeben, das den Verstorbenen abtut mit dem Satz: « Schell, an dir ist nicht viel Katholisches mehr. »

Nun hat Pius X. am 14. Juni dem genannten Prälaten ein Breve zustellen lassen, um ihn zu der Abfertigung Schells zu beglückwünschen. Der Papst hat freilich schon wiederholt gesagt, dass ihm der (römische) Reformkatholizismus ganz und gar nicht gefällt. Die Schriften der französischen Vertreter dieser Richtung wurden auf den Index gesetzt; der Roman des Italieners Fogazzaro « Il Santo » wurde auf den Index gesetzt; die Werke des deutschen Theologen Schell wurden auf den Index gesetzt. Aber immer noch regen sich diese Leute. In Mailand geben sie sogar unter dem verdächtigen Titel « *Rinnovamento* », was fast so viel heisst wie « Reform », eine sehr gediegene Zeitschrift heraus; in Deutschland erscheint das « Zwanzigste Jahrhundert », was auch sehr modern

klingt, in Frankreich das « *Demain* », das mit seinem Titel sagen zu vollen scheint: heute können wir freilich noch nichts ausrichten, aber « morgen » werden wir offen hervortreten. Der Papst merkte die Absicht und wurde sehr verstimmt. Wie er das « *Rinnovamento* » verurteilt hat, ist in Nr. 21 des « Katholik » mitgeteilt worden. Schärfer noch lautete die Ansprache, die Pius X. am 18. April an die Kardinäle gehalten hat und deren Wortlaut in Nr. 17 des « Katholik » abgedruckt worden ist.

An diese Kundgebungen reiht sich würdig der neue päpstliche Erlass an. Der « Oss. Rom. », der ihn in seiner Nummer vom 27. Juni publiziert, macht folgende Vorbemerkung:

« Da in Deutschland trotz der von der Indexkongregation erlassenen Verdammung die Zahl derer nicht klein ist, die sich als Anhänger der in den Schriften Schells enthaltenen irrigen Meinungen erklären, hat Seine Heiligkeit es als tunlich erachtet, noch einmal öffentlich vor der sehr grossen Gefahr zu warnen, der die Bewunderer der Lehren Schells sich aussetzen. Zu diesem Zweck hat der Papst den folgenden wichtigen Brief an den Monsignore Ernst Commer gerichtet, der eine gelehrte Widerlegung der Irrtümer des genannten Schriftstellers herausgegeben hat. »

Das Schreiben selbst ist in geziertem Latein abgefasst, rührt folglich nicht vom Papste selbst her, denn Jos. Sarto ist in klassischen Dingen nicht so daheim wie sein Vorgänger Pecci. Immerhin steht der Name des Papstes an der Spitze und am Schlusse des Briefes, dieser muss also als offizielle Kundgebung des päpstlichen Stuhles anerkannt werden. Er lautet:

« Mit grösstem Vergnügen haben Wir das Werk empfangen, das du zu dem für unsere Zeit und namentlich für deine Landsleute *(civibus tuis)* sicherlich gar nützlichen Zweck verfasst hast, die Irrtümer, die in den Schriften des kürzlich verstorbenen Hermann Schell versteckt sind, herauszugreifen, zu erörtern und zu widerlegen. Allgemein bekannt ist, dass Hermann Schell in seiner Lebensführung unanfechtbar gewesen ist und sich durch Frömmigkeit, durch Eifer in der Verteidigung der Religion und durch andere Tugenden ausgezeichnet hat. Nicht ebenso sehr durch reine Lehre. So kam es, dass der apostolische Stuhl einige seiner Schriften als mit der katholischen Wahrheit weniger übereinstimmend verurteilte und öffentlich verdammte. Daher war von Katholiken mit aller Sicherheit zu erwarten, dass unter ihnen niemand sein werde, der jenem im übrigen lobenswerten, aber von der katholischen Anschauung abirrenden Manne anhangen könne und dass man sich bemühen werde, die solchermassen durch vorsorgliche Aufdeckung des gefährlichen Irrtums sichergestellte Lehre nicht bloss unversehrt festzu-

halten, sondern auch zur Anerkennung zu bringen. Allein im Gegensatz hierzu haben Wir vernommen, dass es nicht an Leuten fehle, die sich nicht scheuen, seine Lehre zu empfehlen, und ihn demgemäss mit Lobsprüchen zum Himmel zu erheben, wie wenn er der hervorragendste Verteidiger des Glaubens gewesen wäre, vergleichbar einem Apostel Paulus und vollkommen wert, dass sein Andenken durch ein Denkmal der Nachwelt zur Bewunderung überliefert werde. Die so denken sind entweder als Leute anzusehen, die die katholische Wahrheit nicht kennen, oder dann als solche, die sich dem Ansehen des apostolischen Stuhles widersetzen, indem sie die grundlose Schmähung vorbringen, er vertrete veraltete Anschauungen, hemme den Fortschritt der Wissenschaft, beschneide die Flügel der scharfsinnigsten Geister, trotzdem diese die Wahrheit vortrügen. Etwas Falscheres und Ungerechteres lässt sich gar nicht denken. Wenn auch die Kirche die Freiheit der Irrlehre verurteilt (eigentlich: die Freiheit zu irren, *errandi libertatem)* und darüber wacht, dass sich die Gläubigen nicht von Trugschlüssen *(fallaciis)* umgarnen lassen, so schafft sie doch durchaus kein Hemmnis, sondern erteilt vielmehr nur Mahnung und Rat, die von Gott geoffenbarte Wahrheit die ihr (der Indexkongregation und dem Papst!) zur Bewahrung übergeben worden ist, nach der Fassungskraft der Völker und Zeiten immer mehr zu erforschen und durch rechtmässige Deutung auszulegen. Daher liegt auf der Hand, dass der Verdammung der Schriften des Hermann Schell nichts anderes zu grunde liegt als die Tatsache, dass in denselben das Gift der Neuerung und Lehren enthalten sind, die vom katholischen Glauben abweichen.

Unter diesen Umständen erklären Wir, dass du (Prälat Commer) dich um Religion und Wissenschaft ausgezeichnet verdient gemacht hast, und Wir sind der Meinung, dass du die Aufgabe eines Theologen vortrefflich erfülltest, als du richtig ausführtest, was die katholische Kirche in den fraglichen Dingen lehrt, und die Gläubigen zu warnen suchtest. So wünschen Wir dir denn von Herzen Glück und drücken dir den innigen Wunsch aus, du mögest dich durch die Angriffe der Gegner nicht abschrecken lassen, da diese dir vielmehr zur Ehre und zum Ansporn gereichen müssen, sondern auch fernerhin Geist und Feder der Verteidigung des katholischen Dogmas widmen. Als Unterpfand der göttlichen Gnade und zum Zeichen Unseres Wohlwollens erteilen Wir dir den apostolischen Segen. »

Man merkt diesem Schreiben an, dass man am päpstlichen Hofe keinen Hochschein davon hat, welche Ketzereien Professor Schell denn eigentlich vorgetragen hat. Was der Brief darüber enthält, ist allgemeines, nichtssagendes Geschwätz, das von einem

Gymnasiasten herrühren könnte, der einen lateinischen Aufsatz zu machen hatte. Dagegen weiss man in Rom, dass Schell noch nicht vergessen ist. Die Entrüstung darüber, dass man Schell mit dem Apostel Paulus vergleiche, ist eine Anspielung auf die Rede, die Professor Merkle zu Ehren seines verstorbenen Kollegen gehalten hat. Erheiternd wirkt, dass der Papst den Wiener Commer zu einem speziellen Landsmann der Freunde Schells in Würzburg und München macht. Die Unfehlbarkeit scheint sich nicht auf das Gebiet der Geographie zu erstrecken. Aber wir begreifen vollkommen, dass die päpstliche Kurie das Wiedererwachen theologischer Wissenschaft in Deutschland nicht gerne sieht. Mögen nur die Reformfreunde auch ihrerseits die päpstliche Mahnung befolgen, sich durch Angriffe der Gegner nicht abschrecken und nicht zum Schweigen bringen zu lassen.

Le 13 juillet, p. 238-239:

« Die bedeutendsten liberalen Blätter Deutschlands, « Münchn. Allg. Ztg. », « M. N. N. », « Frankf. Ztg. » widmen dem Schreiben des Papstes an Prof. Commer in Wien lange Leitartikel. Es handelt sich dabei nicht bloss um den verstorbenen Professor Schell, sondern insbesondere auch um die noch lebenden Katholiken, die zu Ehren Schells ein Denkmal errichten wollen. Zu diesen gehören der Erzbischof Albert von Bamberg, der Bischof Henle von Passau, die Professoren Merkle in Würzburg, Funk in Tübingen, Knöpfler in München, der Stadtpfarrer Hansjakob in Freiburg und viele andere namhafte Theologen und hervorragende Geistliche und Laien. Diese wollen sich weder zu denen zählen lassen, die dem Papst widerstreben, noch auch als Leute gelten, die die katholische Lehre nicht kennen. Der Erzbischof von Bamberg sei nach München gegangen, um dem päpstlichen Nuntius Caputo über das ungeschickte Schreiben des Papstes Vorstellungen zu machen; das Denkmalkomitee aber wollte sich direkt an Pius X. wenden. Der arme Papst! Er versteht kein deutsches Wort, hat nie eine Schrift von Schell in Händen gehabt, ja vermutlich nicht einmal gewusst, dass es in Würzburg vor nicht langer Zeit einen Schriftsteller mit Namen Schell gegeben hat; aber er hat sich nun einreden lassen, dieser Schell sei ein bosartiger Irrlehrer gewesen und es sei sehr nötig, seine Schüler und Freunde auseinanderzujagen. Da unterzeichnet er den fatalen Brief an Commer, spendet seinen Segen, — und jetzt soll er Widerruf und Abbitte leisten! In diese ungemütliche Situation hat ihn, wie sich herausstellt, der Kardinal Erzbischof Fischer von Köln gebracht, der von Kaisertreue, Vaterlandsliebe und deutscher Gesinnung trieft, wenn er an den kaiserlichen Tafel sitzt. Das ging so zu:

Der Prälat Commer in Wien ist ein älterer Mann, der sich als Professor mit der Dogmatik beschäftigt. Daher konnte er sich für berechtigt halten, an den immer noch gelesenen Werken Schells Kritik zu üben. Die Kritik fiel so ungünstig aus, dass zunächst der Prälat Schwarz in Münster, W., den Wiener Kollegen öffentlich der Lieblosigkeit beschuldigte. Gegen Schwarz erhob sich der Erzbischof Fischer von Köln, der den Aufsatz des genannten Kirchenhistorikers als ein « Ärgernis » bezeichnete. Dem Erzbischof antwortete Prof. Dr. Kiefl in Würzburg, der Nachfolger Schells. Die Antwort lautete so bestimmt, dass der Erzbischof nach Rom ging und die Indexkongregation und den Papst alarmierte. Die Folge war das einfältige Breve an Commer.

Einen Widerruf wird der Papst schwerlich leisten, obwohl in der « Münch. Allg. Ztg. » ein « angesehener katholischer Theologe » meint, man sollte « auf diplomatischem Wege den Papst darauf hinweisen, in welch unverantwortlicher Weise er von einer gewissen Kamarilla missbraucht und direkt blossgestellt » werde. — Oho! Wir würden doch empfehlen, die Herren Diplomaten diesmal aus dem Spiele zu lassen. Wenn die Theologen nicht die Fähigkeit und den Mut haben, von sich aus mit Commer, der Indexkongregation und dem Papst fertig zu werden, so sollen sie sich unterwerfen und schweigen. »

Dans les *Hochschul-Nachrichten* (Juli 1907):

« Die *Dissidien in der theologischen Fakultät*, die eine Beleidigungsklage des Prof. *Merkle* gegen Prof. *Weber* zur Folge hatten, sind durch *aussergerichtlichen Vergleich* beigelegt worden. Professor Weber hat in vollem Umfange Abbitte geleistet und sich zur Zahlung einer Geldbusse in Höhe von 500 Mk. für Zwecke des Albertus Magnus-Vereins sowie zur Tragung sämtlicher Kosten des Rechtsstreites verpflichtet. Ausserdem hat Prof. Weber die mit dieser Angelegenheit in Zusammenhang stehenden Beleidigungsklagen gegen die « *Hochschul-Nachrichten* » und die « Augsb. Abend-Ztg. » ebenfalls unter Übernahme sämtlicher Kosten zurückgezogen. Wenige Tage nach der Beilegung dieser Streitigkeiten meldet die Presse im Anschluss an die durch das Commer'sche Pamphlet und den Brief des Papstes hervorgerufene Aufregung, dass neuerdings innerhalb der theologischen Fakultät « Konflikte allerernstester Art » ausgebrochen seien. Es wird sogar behauptet, dass dieser neue Zwischenfall auf von Würzburg ausgehende Agitationen zurückzuführen sei. Man geht wohl nicht fehl mit der Annahme, dass diese mit dem Eingreifen des Kardinals Fischer und des Papstes in den Streit Commer-Schell zusammenhängen. Zwar wagt nicht einmal die ultramontane Presse, dem päpstlichen Schreiben zuzustimmen,

weil dieses offenbar auf ganz falschen Voraussetzungen beruht, nämlich auf den Fälschungen und Entstellungen, die Commer geleistet. Aber bei der bekannten Zusammensetzung der Würzburger theologischen Fakultät und bei dem erklärten Streben wenigstens eines ihrer Mitglieder, die fortschrittlich gesinnten Kollegen « ausser Gebrauch zu setzen », ist es nicht undenkbar, dass man auch diesen Anlass gut genug findet, um einen neuen Gang in diesem alten Kampf zu versuchen. Dass gerade in Würzburg ein Nest verbissenster Hetzer sich befindet, ist ohnehin bekannt genug, und was über deren Skrupellosigkeit in der Wahl der Mittel verlautet, ist unglaublich, wenn man nicht unwiderlegliche Beweise dafür besässe. »

II. **La ligue contre l'Index.** — Voici à quoi se réduisent, d'après le *Temps* du 14 juillet, les faits relatifs à cette ligue, dégagés de toutes les exagérations de la première heure: Un comité de notabilités catholiques allemandes, centralisé à Münster, en Wesphalie, avait formé le projet d'organiser dans toute l'Allemagne catholique une immense pétition signée par le plus grand nombre possible de laïques occupant une situation honorable, dans le but de demander au pape la suppression de l'*Index librorum prohibitorum*. Cette pétition, afin d'atteindre le but qu'elle se proposait, c'est-à-dire de se manifester imposante par le nombre et l'autorité des signataires, exigeait deux conditions essentielles:

1° Etre patronnée par des hommes occupant une haute situation et réputés pour leur foi, leur science et les services rendus à la cause de l'Eglise;

2° Etre menée en secret afin de ne pas être interprétée comme un mouvement sécessionniste et compromise par les attaques des catholiques intransigeants, ennemis de toute réforme moderne.

La première condition était remplie de ce fait qu'à la tête de cette agitation orthodoxe et toute respectueuse se trouvaient les personnalités suivantes: docteur Hermann Schell, de Wurtzbourg (maintenant défunt); le baron von Hertling, un des chefs du centre catholique, candidat à la présidence du Reichstag, et qui remplit à diverses reprises d'importantes missions du gouvernement prussien auprès du Vatican; le docteur Martin Fassbender, membre du Reichstag; les docteurs Kœnig et Linz, membres de la Chambre bavaroise; Mister, de l'université de

Münster; comte Praschena et François Reinhard, du Reichstag; Karl Muth, rédacteur du *Hochland;* le docteur Schwering, juge au tribunal de Hamm; les docteurs Tourneau et Welstein, membres du Reichstag; le docteur Hompel, assesseur, qui fut l'organisateur de cette pétition. On le voit, avec de tels noms, la démarche projetée ne pouvait être ni paraître séditieuse et dangereuse. La deuxième condition pour arriver au but était de maintenir cette pétition cachée jusqu'au dernier jour. Et c'est pourquoi les lettres envoyées par le comité central à tous les comités adhérents et à tous les catholiques individuellement connus recommandaient aux signataires le secret le plus absolu, et leur indiquaient toutes les mesures à prendre pour que leur signature arrivât au comité central sans être vue et lue par personne.

Qui peut croire que ces professeurs, ces théologiens, ces députés du centre et autres champions du catholicisme voulaient en saper les bases? Leur intention était tellement droite qu'ils voulaient, dit-on, faire présenter leur supplique au pape par l'ambassadeur d'Autriche et le ministre de Bavière auprès du Vatican! Il va sans dire qu'après le tapage actuel, les diplomates en question se garderont bien de se mêler à cette affaire, et que personne d'ailleurs n'osera ni ne pourra remettre la pétition à Pie X. Et c'est ce qui prouve combien les pétitionnaires avaient raison de vouloir conserver le secret le plus absolu. C'est ce qui prouve aussi combien, à son point de vue, le Vatican a fait un coup habile en ébruitant la chose et en la laissant même exagérer un peu par ses publicistes dévoués.

Il faut savoir qu'il y a sur l'Index, parmi les catholiques, deux opinions: l'une, qui veut que l'Index ne condamne pas sans donner les raisons de sa condamnation et sans permettre au condamné ou au suspect de se défendre honorablement; l'autre, qui prétend que cette condamnation n'est, au fond, qu'un avertissement pour rendre les fidèles plus prudents, mais qu'elle n'est pas une sentence doctrinale, et dès lors qu'elle se justifie par les services qu'elle rend. Les membres de la ligue allemande appartiennent ou appartenaient à la première opinion; ils se sentent humiliés, en présence des protestants qui font librement de la science, d'avoir à se plier devant des théologiens qui, pour être dans l'entourage du pape, n'en sont pas moins sujets à l'erreur. Ils veulent défendre leurs droits comme laïques. Dans une de leurs déclarations, ils s'expriment ainsi:

« Jeder Katholik, der Geistliche und auch der Laie, hat nicht nur Pflichten, sondern auch Rechte. So ist jeder Laie unter anderem berechtigt, zu erlaubten Zwecken mit anderen Laien zusammenzutreten, ohne grundsätzlichen Ausschluss des Klerus die Pflege des Laien-Apostolats zum Gegenstand seiner Pläne und Unternehmungen zu machen, als Sohn der Heiligen Kirche vertrauensvoll Bittschriften an den heiligen Vater vorzubereiten und durch Organisation das Gewicht der für seine Anliegen gesammelten Unterschriften zu erhöhen.

Jede Verkümmerung dieser Rechte liegt der kirchlichen Autorität fern und widerspricht ihrem Lebensinteresse. Es muss also schon der Versuch, unser Vorgehen als unrechtmässig hinzustellen, als ein völlig unkirchliches Unterfangen zurückgewiesen werden.

Aus Anlass des vatikanischen Konzils sagte der Bekenner-Bischof Mathias Eberhard von Trier in seinem Fastenhirtenbriefe von 1869 wörtlich, « dass in einem allgemeinen Konzil zwar nur die Bischöfe als die Nachfolger der Apostel entscheidendes Stimmrecht haben, dass aber nicht bloss ihre, sondern aller Glieder der Kirche Erfahrung und Einsicht dort gehört und beachtet werde; dass nicht nur Priester, auch Laien, selbst in wichtigen Fragen, Einfluss auf die Beschlüsse der Konzilien zu üben berufen sein könnten. »

Un correspondant du *Bund* (26 juillet) a ainsi résumé la situation :

« Vor mehreren Jahren, noch ehe die « Kirchenverfolgung » in Frankreich ihren Höhepunkt erreicht hatte, erklärte gelegentlich der Papst mit gutem Recht, dass die Katholiken es kaum in irgend einem andern Land der Erde so gut hätten, wie in Deutschland. Trotzdem und trotz der schlimmen Erfahrungen mit Frankreich scheint die römische Kurie es darauf abgesehen zu haben, Deutschland und die deutschen Katholiken vor den Kopf zu stossen. In Rom haben der unfehlbare Papst und seine Umgebung nichts gelernt und nichts vergessen. Die unglaubliche Unwissenheit betreffs deutscher Dinge — allerdings auch betreffs die ganze Welt angehender — ist eines der bezeichnendsten Momente in der ganzen dermaligen Kampagne. Zwar hat der deutsche Kardinal und Jesuit Steinhuber an der neuesten Ketzereiverdammung wesentlich mitgewirkt. Um so schlimmer! Aber glaubhaft und unwidersprochen ist mitgeteilt worden, dass im allgemeinen die zuständigen Persönlichkeiten im Vatikan nicht einmal der deutschen Sprache mächtig sind, dass die führenden deutschen Zentrumsblätter, wie « Kölnische Volksztg. » und « Germania », von ihnen

gar nicht gelesen werden usw. Wie in früheren Fällen, unterwerfen sich auch dieses Mal die führenden Geister des deutschen Katholizismus dem Gebote Roms; eine traurige Schwäche, an die man schon gewöhnt ist. Indessen wagt man doch wenigstens etwas gegen den Stachel zu löcken. So schrieben u. a. « Germania » und « Köln. Volksztg. » : Der « Osservatore Romano » möge sich doch vor allem davor hüten, die deutschen Verhältnissen, die er nicht kennt, mit den italienischen Verhältnissen in einen Topf zu werfen, und insbesondere den Vorwurf einer « Rebellion » unterlassen, der in diesem Falle nicht nur unangebracht, sondern geradezu ungerecht sei und deshalb auf deutscher Seite um so mehr als eine Beleidigung empfunden werde. Die Namen einer Anzahl von bekannten und hervorragenden Persönlichkeiten im katholischen Deutschland, darunter eine Reihe von Zentrumsabgeordneten, sollten schon hinreichenden Schutz gegen derartige Beleidigungen bilden, wenn nicht der Inhalt der Bittschrift und auch derjenige des Organisationsplans eine Gewähr dafür bietet, dass hier nicht Vertreter des « Modernismus », sondern treukatholische Männer in Betracht kommen. Gegen die groben Anwürfe der « Corrispondenza Romana » ist wohl die gesamte katholische Presse Deutschlands losgezogen. Aber was hilft's? Höchstens dass der Vatikan seine Verantwortlichkeit für diese römischen Organe abstreitet und ihnen den Charakter der Offiziosität abspricht, wie das alles schon früher da gewesen, obwohl die Beziehungen auf der Hand liegen. Der gewöhnlichen bürgerlichen Moral entspricht das nicht; auch über diese sind die massgebenden Herren in Rom anscheinend erhaben.

Freilich ist auch die Haltung der massgebenden Männer im deutschen Katholizismus keine solche gewesen, welche in Rom Respekt einflössen und eine bessere Behandlung erzwingen könnte. Deutsche Bischöfe hatten sich an dem Aufruf zugunsten eines Denkmals für den Professor Schell beteiligt; der Papst hat den Plan beinahe als kirchenschänderisch verdammt; die Bischöfe unterwarfen sich ohne weiteres dieser beleidigenden Rüge, ja sie veröffentlichten in ihren Amtsblättern das betreffende Schreiben des Papstes an den Wiener Fanatiker Commer. Kläglich war die Haltung des hochangesehenen Zentrumsführers, Reichstagsabgeordneten Professor von Hertling, in Sachen des Bittgesuchs deutscher Katholiken an den Papst wegen Reform des Index. Anfänglich hat er mitgewirkt und seinen Namen hergegeben, als dann aber die Bannstrahlen von Rom anfingen zu zucken, zog er nicht nur seine Beteiligung zurück, sondern versuchte sogar, öffentlich abzuleugnen, dass er irgendwie an solchen Ketzereien sich zu beteiligen willens gewesen sei. Die Veranstalter nagelten ihn aber fest und wiesen ihm einen merkwürdigen « Irrtum » nach. Die Zentrums-

presse beeilte sich gleichfalls, möglichst zurückzukriechen und ihre Rechtgläubigkeit darzutun.

Zugleich mit der nochmaligen und verschärften Verdammung des nicht genügend orthodox gewesenen Würzburger Professors Schell und derjenigen, die ihm nach dem Tode eine kleine Ehrung erweisen wollten, wird vom Vatikan dem recht zahm gehaltenen Bittgesuch deutscher Katholiken um Reform des Index gröblich auf den Kopf gehauen. Und zur allgemeinen Krönung des Werks erfolgt der neue Syllabus, der einen verstärkten Schutzwall für die reaktionärste katholische Rechtgläubigkeit bilden soll. Dabei heisst es in dem eben erschienenen Aufruf zu der 54. Generalversammlung der Katholiken Deutschlands, die vom 25. bis 29. August in Würzburg stattfinden wird, wörtlich: « In unaufhaltsam fortschreitender Bewegung, vielfach mit wahrer Sturmesgewalt, vollzieht sich die Entwickelung des modernen Lebens nach allen Richtungen hin. » Rom aber sucht sie zurückzuschrauben! Die Widersprüche klingen wie der reine Hohn. Und dieses Mal, wie regelmässig, werden die deutschen Katholiken trotz aller schönen Worte bei der Zurückschraubung mittun! Man darf nur abwarten, ob jetzt nicht in Würzburg dem Papst besonderer Dank dafür votiert wird, dass er dem modernen Geiste und deutschen Bischöfen und katholischen Führern geradezu ins Gesicht geschlagen hat. Die löbliche Unterwerfung ist stets das Ende gewesen, in neuester Zeit, besonders vom Römischen Konzil von 1870 an, welches unter dem Widerspruch der Mehrzahl der deutschen Bischöfe die Infallibilität verkündete. Die Hoffnungen, die auf den damals entstandenen Altkatholizismus gesetzt wurden, haben sich nicht erfüllt. Ebensowenig die späteren Versuche und Hoffnungen für einen Reformkatholizismus in Deutschland. Sie blieben in den Anfängen stecken. So muss man leider auch den Schlägen gegenüber, welche Rom eben seinen getreuen Schäflein in Deutschland ausgeteilt hat, skeptisch sein. Roms Macht ist trotz allem gerade in der Neuzeit gewachsen. Vielleicht hält sich eine kleine Anzahl deutscher Katholiken vorerst etwas vom kirchlichen Leben, bezw. der öffentlichen Betätigung ihrer katholischen und politischen Anschauungen zurück. An den Beginn einer neuen Reformation glaubt kein Mensch, ebensowenig wird das Zentrum, bezw. der politische Ultramontanismus, irgend eine Erschütterung erfahren. Man wird die verschärfte Ketzerrichterei und Orthodoxie herunterschlucken wie so vieles andere. Das Hauptbemühen der deutsch-katholischen Stimmen geht jetzt schon nur noch dahin, möglichst wenig Wesens von der ganzen Sache zu machen. »

Bref, ce qu'on appelle « modernisme » et qui n'est pas autre chose qu'une forme nouvelle du libéralisme, s'étend

partout. Rome le craint, s'en effraie et veut le briser. Même en Italie, elle sévit contre Mgr. Fracassini, contre le *Rinnovamento,* etc. Mais l'anticléricalisme ne se développe que davantage, provoqué et fortifié par l'aveuglement de la camarilla: *oculos habent et non videbunt*...

III. — Dr. theol. K. Krogh-Tonning, Essays. I. Platon als Vorläufer des Christentums. II. Leibniz als Theologe. — Mit einem Begleitwort von Hofrat Dr. Otto Willmann [1]).

Es sind oft behandelte Fragen, die in den vorliegenden Essays zur Verhandlung kommen. Dass ihr Verfasser daher entweder Neues zur Sache beizubringen habe oder dass er doch wenigstens durch die ihm eigentümliche Behandlung der erörterten Fragen zu interessieren vermöge, darf unter solchen Umständen wohl erwartet werden. Der Leser findet jedoch keine dieser Erwartungen erfüllt.

In seinem Essay über Platon sucht Krogh-Tonning der von ihm gestellten Aufgabe methodisch auf zwei Wegen gerecht zu werden. Er gibt zunächst eine Analyse der für die religiöse Spekulation ertragreichsten Dialoge und erläutert dabei die ihm aufstossenden Gedankenparallelen zu christlichen Ideen durch entsprechende biblische Zitate. — Dieses Verfahren ist zum mindesten ein sehr äusserliches und kann nicht anders als ein oberflächliches bezeichnet werden, wenn gelegentlich die zufällige Analogie des Wortlautes dazu verführt, Vergleiche zu ziehen, die gar keinen Sinn haben. (Man vergleiche z. B. S. 57 das leere Spiel mit biblischen Zitaten, ferner S. 58 f., wo versucht wird, die Schilderung des Eros im Symposion in Parallele zu setzen mit dem Bilde, das Isaia von dem Knechte Jehovahs entwirft.) — In einem zweiten Abschnitt wird sodann eine systematische Zusammenfassung der platonischen Theologie gegeben, und hierbei wird ihr Grenzwert gegenüber dem Christentum, wie wir zugeben, mehrfach richtig bestimmt. Dagegen ist es wieder entschieden falsch, wenn Krogh-Tonning, gestützt auf eine Phædonstelle (87 d), bei Platon ein aus-

---

[1]) Kempten und München, Köselsche Buchhandlung, 1906.

gesprochenes Empfinden für die Notwendigkeit einer göttlichen Offenbarung aufweisen will (S. 47, cf. S. 14 und 102). Dabei wird zunächst übersehen, dass der fragliche Satz „*εἰ μή τις δύναιτο ἀσφαλέστερον καὶ ἀκινδυνότερον ἐπὶ βεβαιοτέρου ὀχήματος ἢ λόγου θείου τινὸς διαπορευθῆναι*“ von Platon dem Antagonisten des Sokrates, Simmias, in den Mund gelegt wird. Sokrates aber vertritt doch wohl des Philosophen eigene Anschauung. Nun will ihr gegenüber Simmias geltend machen: die bisher im Verlauf der Erörterung von Sokrates für die Unsterblichkeit der Seele vorgebrachten Beweise reichen noch nicht aus, um Gewissheit zu begründen. Um zu dieser zu gelangen, müsse man ein sichereres und zuverlässigeres Fahrzeug besitzen *oder* ein göttliches Wort (*ἤ* ist Trennungspartikel). Der Bedingungssatz des griechischen Textes stellt hier eine Disjunktion auf, und zwar eine Disjunktion, in der die durch die beiden Glieder angedeuteten Möglichkeiten sich keineswegs decken [1]). Sie zusammenzuwerfen, ist nur durch die Nichtbeachtung des Textes durch Krogh-Tonning möglich. Aus dem weiteren Zusammenhang wird nun erst recht deutlich, wie mangelhaft seine Interpretation ist. — Denn Sokrates hat seinen stärksten, auf die Ideenlehre gestützten, Beweis bisher noch zurückgehalten. Vorerst warnt er vor den Misologen, deren ausschliessliches Vertrauen auf die Sinneswahrnehmung zur Auflösung aller Wahrheit und damit zur Skepsis führt. Wird mit solchen Mitteln die Wahrheit nicht erreicht, so besitzt dagegen der *ὀρθὸς λόγος* in sich selbst das zuverlässigere Fahrzeug, auf dem das Land der Gewissheit zu gewinnen ist. Die ihm immanenten Ideen ermöglichen es, die Wahrheit der Dinge zu bestimmen (*ἔδοξε δή μοι χρῆναι εἰς τοὺς λόγους καταφυγόντα ἐν ἐκείνοις σκοπεῖν τῶν ὄντων τὴν ἀλήθειαν*, 99 e). Für die vorliegende Frage aber lässt sich aus diesem Erkenntnisbesitz der entscheidende Beweis erbringen, dass die Seele vermöge der ihr unverlierbaren Teilnahme an der Idee des Lebens unsterblich sein müsse. — Gewiss, die Ausgestaltung seines Seelen- und Unsterblichkeitsglaubens hat Plato zumeist in die Mythen verlegt; aber auch

---

[1]) Als Parallele zu unserer Phædonstelle sei auf Sophist. 265 c verwiesen; hier erscheinen allerdings die Glieder unserer Disjunktion koordiniert: *Τῷ τὴν φύσιν αὐτὰ γεννᾶν ἀπό τινος αἰτίας αὐτομάτης καὶ ἄνευ διανοίας φυούσης, ἢ μετὰ λόγου τε καὶ ἐπιστήμης θείας ἀπὸ θεοῦ γιγνομένης*;

sie sind ihm nur eine Hülle der Wahrheit und in ihrem Kerne Offenbarungen des die Welt durchwaltenden sittlichen Vernunftgesetzes. Andere sehen darin nur den Mythos, er aber die kunstvoll und schön gestaltete Aussprache des Logos (cf. Gorg. 523 a. *Ἄκουε... μάλα καλοῦ λόγου, ὃν σὺ μὲν ἡγήσει μῦθον, ὡς ἐγὼ οἶμαι, ἐγὼ δὲ λόγον· ὡς ἀληθῆ γὰρ ὄντα σοι λέξω ἃ μέλλω λέγειν).* — Wir dürfen weiter gehen: in den Mythen ist die Erwartung auf einen *λόγος θεῖος*, die die Phædonstelle 87 d als Bestätigung der noch unzureichenden Vernunftbeweise fordert, erfüllt. Also dem Wunsche des Simmias nach einem grössere Sicherheit gewährenden Fahrzeug d. h. nach einem überzeugenderen Vernunftbeweis lässt Sokrates im weitern Verlauf des Dialogs ebenso Genüge geschehen, wie dem Wunsche nach einer Bestätigung der Unsterblichkeitslehre durch ein „göttliches Wort". Denn als ein solches dürfen wir wohl im Sinne Platos den Mythos ansehen, in den das philosophische Gespräch im Phædon ausklingt. Unsere Annahme findet ihre Rechtfertigung durch die Stelle im Menon 81 a, wo zum erstenmal der bekanntlich auch anderwärts (im Gorgias und im Staat) ausgeführte Mythus von den Schicksalen der Seele in einem ausserirdischen Dasein auftaucht. Hier aber wird er eingeleitet durch die Bemerkung, Sokrates habe ihn von weisen Männern und Frauen erfahren, von Priestern und Priesterinnen, „die es sich angelegen sein liessen, über das, womit sie sich beschäftigen — das aber sind „*θεῖα πράγματα*" — Rechenschaft geben zu können." Mit ihnen stimmen überein Pindar und viele andere Dichter „*ὅσοι θεῖοί εἰσιν*" [1]). Hiermit ist die Sachlage klar bezeichnet. Priester- und Dichtermund verkündigen enthusiastische Wahrheiten. In göttlichen Gesichten — eben den Mythen — lassen sie das sterbliche Auge schauen, was sonst nur dem von der Erinnerung an sein vorzeitliches Dasein geleiteten Denker wie aus weiter dämmernder Ferne zu ahnen beschieden ist. Der Gläubige erfährt so durch einen *λόγος θεῖος* die Bestätigung seiner höchsten Sehnsucht: „*ᾤμην ἥξειν πρῶτον μὲν παρὰ θεοὺς ἄλλους σοφούς τε καὶ ἀγαθούς, ἔπειτα καὶ παρ' ἀνθρώπους τετελευτηκότας ἀμείνους τῶν ἐνθάδε*" (Phædon, 63 b). Man halte damit zusammen, was wir auch anderwärts aus literarischen Quellen oder in-

---

[1]) *πείθεσθαι δὲ ὄντως ἀεὶ χρὴ τοῖς παλαιοῖς τε καὶ ἱεροῖς λόγοις, οἳ δὴ μηνύουσιν ἡμῖν ἀθάνατον ψυχὴν εἶναι* etc. heisst es: Plato, Epist. ζ', 335 a.

schriftlich über orphisch-pythagoräischen Seelenglauben wissen[1]), so wird vollkommen deutlich, dass den platonischen Mythen nicht nur im allgemeinen ein religiöses Motiv zu Grunde liegt, sondern dass es sich in ihnen um die *Vertretung der religiösen Lehren einer bestimmten Sekte* handelt (Windelband, Platon, 3. Aufl., S. 126). Diese Sekten aber wussten sich im Besitz „göttlicher Offenbarungen" gerade mit Beziehung auf den Unsterblichkeitsglauben. Unsere Untersuchung hat, wie wir glauben, erwiesen, dass Plato vor allem in dieser Frage zu ihren Gläubigen gehörte. Die Unsterblichkeit der Seele war ihm daher durch einen *λόγος θεῖος* verbürgt. — Eine Sehnsucht nach weiteren Bestätigungen seines Glaubens durch „göttliche Offenbarung" ist ihm ganz fremd. — Doch Krogh-Tonning hat für seine Auffassung Platos unsere Phædonstelle überhaupt urgiert (vgl. S. 96, 102). Aus ihr soll sich ganz allgemein ergeben, dass Plato zu den vorchristlichen Denkern zu zählen sei, welche die Lösung ihrer religiösen Unsicherheit durch eine göttliche Offenbarung erwarteten (vgl. S. 47). — Soweit diese Annahme durch die besprochene Phædonstelle gestützt werden soll, fällt sie zusammen. Sie ist aber eine prinzipiell unrichtige. Plato gehört zu den spekulativen Philosophen, die mit nachtwandlerischer Sicherheit an den Abgründen des Denkens vorübergeschritten und den Träumen ihres Herzens gefolgt sind. Auch der „Mythos" wurde ihm zum „Logos". Die sittlichen Grenzen des griechischen Volksglaubens hat er wohl empfunden, doch sicher nicht die Grenzen seines religiösen Glaubens, den er mit seinen eigenen Gedanken idealisiert hatte.

So weit der Gegensatz unserer allgemeinen Auffassung Platos zu dem uns vorliegenden Essay! — Noch ein paar besondere kritische Bemerkungen möchten wir anschliessen. S. 15 wird gesagt, ein Zeugnis von Platos Bescheidenheit sei „auch die

[1]) Man vergleiche etwa die gleichgestimmte Hoffnungen zum Ausdruck bringenden Worte, die auf einem der zu Thurioi aufgefundenen Goldplättchen verzeichnet sind. Da heisst es, wenn die Seele das Licht der Sonne verlassen hat, so ist sie wohl geborgen: „*χαῖρε παθὼν τὸ πάθημα ... θεὸς ἐγένου ἐξ ἀνθρώπου*" ... Nachdem sie auf ihrer Wanderschaft die heilige Schwelle im Haine der Persephone überschritten, wird sie «ein Gott sein statt eines Sterblichen», s. *Diels*, Fragmente der Vorsokratiker, 1903, p. 495, 18 ff. Ausserdem sei auf das künstlerisch vollendete und quellenkritisch genaue Werk von *Rohde*, «Psyche, Seelenkult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen», verwiesen.

Form seiner Darstellung, indem er fast überall seinen Vortrag in den Mund des Lehrers legt". — Was nun zunächst Platos Bescheidenheit betrifft, so muss das Lob darüber doch wohl sehr eingeschränkt werden. Wir dürfen dem Urteil eines so berufenen Kenners wie Theodor Gomperz glauben, dass die Tugend der Bescheidenheit den Griechen überhaupt unbekannt gewesen sei, und dass auch Platon hiervon keine Ausnahme gemacht habe. Dass der Philosoph zum mindesten einen sehr ausgeprägten Familienstolz besessen hat, dafür finden sich bei Gomperz die Belege zusammengestellt [1]). — Überdies muss aber auch die ganze Voraussetzung von Krogh-Tonning für verkehrt gelten, nachdem Karl Joël nachgewiesen hat, dass die *λόγοι Σωκρατικοί* eine poetische Literaturgattung darstellten, der eben in der Hauptsache literarische Motive zu Grunde lagen [2]).

S. 103 wird behauptet: das Ergebnis des sokratischen „Erkenne dich selbst" sei im Grunde dieses gewesen: „Ich weiss, dass ich nichts weiss." — Das ist wohl ein Gemeinplatz, aber ebenso auch ein völliges Missverständnis des fraglichen Satzes. Denn Sokrates zufolge ist das „*Γνῶθι σεαυτὸν*" und die damit eingeleitete Erkenntnis des Nichtwissens, insofern das bisher erworbene Scheinwissen kein Wissen ist, nur die Bedingung, die erfüllt sein muss, wenn der Weg zum wahren Wissen beschritten werden soll. Dass aber dem menschlichen Denken überhaupt der Weg zum Wissen versperrt sei, dagegen hätte sich wohl kaum ein Philosoph entschiedener verwahrt als der typische Rationalist Sokrates [3]).

Der seit Mill allgemein in Aufnahme gekommene Sprachgebrauch „Utilitarianismus" wird von Krogh-Tonning in „Utilismus" geändert (S. 71), wenn hier nicht ein lapsus calami vorliegen sollte.

Sollten wir über die Anlage des ganzen Essay noch ein Wort sagen, so scheint es uns von vornherein verfehlt, den „Timæos" formell und sachlich so voranzustellen, wie es von Krogh-Tonning geschieht. Der Gesichtswinkel wird dadurch für die Betrachtung ein verkehrter. In die Tiefen der pla-

---

[1]) *Gomperz,* Griechische Denker, II, 204, cf. 556; vgl. auch *Zeller,* Die Philosophie der Griechen, II, 11, 392, 1, 4. Aufl.

[2]) *Karl Joël,* Der *λόγος Σωκρατικός*. Archiv für Geschichte der Philosophie, Bd. VIII, 1895, S. 466—483; IX, 1896, S. 50—66.

[3]) Vergl. hierzu *Zeller* a. a. O., S. 116 ff.

tonischen Spekulation schaut der Verfasser kaum hinein. Man braucht neben seinen Essay nur Christian Baurs Abhandlung, „Das Christliche des Platonismus oder Sokrates und Christus“ [1]), zu stellen, um den Mangel an wirklich spekulativem Gehalt in der Behandlung des erörterten Problems bei Krogh-Tonning zu empfinden. Gewiss ist auch Baurs Abhandlung nicht ohne Mängel, aber trotz ihres Hegelschen Formalismus erweist sie sich um vieles ertragreicher als unser Essay. Auch der moderne Leser kann jedenfalls aus jener grössern Gewinn ziehen als aus diesem. Mit dieser Empfehlung der Baurschen Abhandlung erledigt sich die Bestimmung des wissenschaftlichen Wertes von Krogh-Tronnings Essay über Plato.

Wir wenden uns zu dem Essay über „Leibniz als Theologen“. Er enthält die Neuauflage einer alten Behauptung, ohne dass jedoch die Gründe, die dafür vorgebracht werden, besser geworden wären. Krogh-Tonning will die Annahme verfestigen und durch seine Ausführungen stützen, dass Leibniz im Grunde seines Herzens Katholik gewesen sei, und dass er nur aus äussern, jedenfalls aus unzulänglichen innern Gründen nicht die praktischen Konsequenzen aus seiner Überzeugung gezogen habe. In diesem Falle, so scheint uns, möchte Krogh-Tonning die Maxime seiner eigenen Entschlüsse zu einem kategorischen Imperativ auch für Leibniz machen; er übersieht, dass sich der grosse Philosoph die Maxime seines Wollens doch an ganz andern Einsichten und Gedankengängen gebildet hat, wie er selbst. Immerhin hätte ihn aber die Tatsache bedenklich machen können, dass Leibniz die ihm angetragene leitende Stellung an der vatikanischen Bibliothek ausgeschlagen hat, weil „eine Bedingung daran geknüpft war, welche die Sache unmöglich machte“ [2]). Diese Bedingung jedoch war keine andere als der Übertritt zur römisch-katholischen Kirche [3]). Einzelne Briefstellen, die aus Briefen an Madame de Brinon und an den Landgrafen Ernst entnommen sind, wollen demgegenüber nichts be-

---

[1]) *Baur,* Drei Abhandlungen zur Geschichte der alten Philosophie und ihres Verhältnisses zum Christentum. Neu herausgegeben von Dr. *Ed. Zeller,* 1876.

[2]) *Guhrauer,* G. W. Leibniz, II, 94.

[3]) Vgl. *K. Fischer,* Geschichte der neuern Philosophie, III. Bd., 4. Aufl., S. 163, und *Edm. Pfleiderer,* Gottfried Wilhelm Leibniz als Patriot, Staatsmann und Bildungsträger, S. 541.

sagen. Leibniz wählt hier seinem Charakter entsprechend eine möglichst konziliante Form, um den Wunsch der Adressaten nach seinem Übertritt mehr zu umgehen als zurückzuweisen. Allein auch in der von Leibniz gewählten Form liegt für jeden, der verstehen will, die Abweisung deutlich zu Tage [1]).

Indessen auch Krogh-Tonning will nicht diefraglichen Briefstellen zur Grundlage seiner Beweisführung machen; diese zieht sich vielmehr in die Behauptung zusammen, dass wir in dem von Leibniz verfassten „Systema theologicum" ein Zeugnis darüber besässen, wo er „das eigentliche Zentrum seiner religiösen Gedanken hatte und wo seine tiefsten religiösen Sympathien weilten" (Krogh-Tonning S. 159, cf. S. 167). Bekanntlich hat die 1819 zuerst veröffentlichte Schrift ihren nach dem scharfen Urteil von Merz [2]) „anmassenden Titel" erst nachträglich durch einen Bibliothekbeamten erhalten. Dass durch diesen Titel „eine Auffassung der Schrift gegeben werde, die im ganzen mit dem Inhalt übereinstimmt", wie Krogh-Tonning meint (S. 157), können auch wir nicht zugeben. Zu einem theologischen System enthält die Schrift nicht mehr als eine Skizze, eine Skizze, die allerdings den Grundriss zu einem System deutlich genug entwirft. Die katholischen Kontroversschriftsteller haben sich nun sofort nach ihrem Erscheinen dieser Schrift bemächtigt, um aus ihr zu beweisen, Leibniz müsse Katholik gewesen sein, sei es wenigstens in seinen Anschauungen gewesen, wenn er auch formell seinen Übertritt zur katholischen Kirche nicht vollzogen habe. In der Tat enthält die Schrift, gemessen an der geistigen Freiheit der Leibnizschen Philosophie, gemessen auch an den historischen Schriften des Philosophen, ein Problem, zu dem die Auflösung gesucht werden muss. Nun ist ohne weiteres klar, dass das „Systema theologicum" in den Zusammenhang der Schriften hineingehört, die von Leibniz aus Anlass der von ihm geführten Unionsverhandlungen verfasst worden sind. Allein nach der Meinung von Krogh-Tonning soll ein besonderer Vor-

---

[1]) Nebenher sei darauf hingewiesen, dass Krogh-Tonning S. 222 f. eine Stelle aus einem Briefe an den Landgrafen Ernst ganz zerstückelt wiedergibt, ohne dass die Auslassungen markiert werden. Ich will die Schuld davon gerne auf Grote schieben, den Krogh-Tonning ausschreibt, bemerke aber, dass der vollständige Text den Ton der Ablehnung viel schärfer akzentuiert.

[2]) *J. Th. Merz,* Leibniz. Aus dem Englischen. Heidelberg 1886, S. 123.

zug gerade des „Systema“ vor verwandten Schriften darin bestehen, dass in ihm Leibniz seine persönliche Überzeugung ausspreche, während er sich anderwärts nur als Referent oder Vermittler gebe, der seine eigene Anschauung hinter den Forderungen der von ihm vertretenen Mission zurücktreten lasse. — Hier dagegen beteuere Leibniz in den Eingangsworten zu seiner Schrift ausdrücklich, dass er nicht als Parteimann angesehen sein wolle, sondern sich bemüht habe, sich ein selbständiges Urteil in den kirchlichen Kontroversfragen zu bilden. Damit sei klar genug gesagt, dass Leibniz in der folgenden Darstellung nur seine eigene Anschauung ausspreche. Es könne daher keine Rede davon sein, unsere Schrift auf die gleiche Stufe etwa mit dem „Judicium“ zu stellen, da sich in diesem Leibniz als Katholiken ausgebe, und diese Rolle dann seiner Absicht entsprechend auch durchführe. Eine solche Möglichkeit werde für das „Systema“ durch die Erklärung unterbunden, dass dessen Verfasser „nach allseitiger Erwägung die Spuren von dem verfolgen zu sollen“ geglaubt habe, „was sowohl die heilige Schrift als auch das fromme Altertum wie auch die schlichte Vernunft und die Glaubwürdigkeit der Tatsachen einem unbefangenen Menschen zu empfehlen scheinen“ (cf. Kr.-T. S. 162). Hiernach sei ausgeschlossen, dass Leibniz, um auch im „Systema“ als Katholik zu gelten, katholische Anschauungen vertrete. Dazu passe eben die behauptete Unbefangenheit nicht. — Wenn nun trotzdem Leibniz sich als ein Verteidiger der katholischen Wahrheit erweise, so sei das keine von ihm angenommene „Maske“, sondern das Ergebnis seiner vorurteillosen Prüfung. Die Maskenhypothese in ihrer Anwendung auf das „Systema theologicum“ sei nichts als ein „Produkt der Verlegenheit“ (S. 160). — Wir treten in die Prüfung der Krogh-Tonningschen Auffassung ein. — Leibniz erklärt, alle Voreingenommenheit eines Parteistandpunktes habe er bei seiner Untersuchung der religiösen Kontroversen abgelegt; „ac si ex novo orbe Neophytus“ habe er an der Hand der einzig autoritativen Quellen, nämlich der hl. Schrift, des kirchlichen Altertums, der Vernunft und der Tatsachen, die Wahrheit zu bestimmen versucht. Die Richtlinien, die er hier für den Verlauf seiner Untersuchung bezeichnet, sind nun von ihm schon viel früher fixiert worden. Und zwar kommt hier nicht nur der von Krogh-Tonning angeführte Brief an den Herzog Ernst August aus dem Jahre 1686

(nicht 1683, wie Krogh-Tonning schreibt) in Betracht, sondern ausserdem eine Reihe von Entwürfen aus der Zeit der ersten hannoverischen Verhandlungen Spinolas. Aus diesen Entwürfen, die Onno Klopp im vierten Bande der „Historischen und staatswissenschaftlichen Schriften“ Leibnizens veröffentlicht hat, ersieht man, dass der grosse Philosoph sich durch Jahre hindurch mit der Idee getragen hat, ein Seitenstück zu Bossuets „Exposition de la foi“ zu verfassen, um damit den Unionsgedanken zu fördern. — Wir greifen aus den hierher gehörigen Aufsätzen nur einige Sätze heraus, die das Programm des „Systema theologicum“ vollständig enthalten, die ausserdem aber auch die Absicht dieser Schrift deutlich erklären und uns damit einen Massstab zu ihrer Bewertung bieten.

In dem ersten Entwurf (Kl. S. 429—439) heisst es: „Um den Übelständen der gewöhnlichen Auseinandersetzung in Religionssachen zu begegnen, wäre es das beste und einzige Mittel, die Streitpunkte in völlig unparteiischer Weise darzulegen, weder als Richter, noch als Beklagter oder Ratgeber, sondern als ruhiger Berichterstatter, dem man gar nicht anmerkte, auf welcher Seite er denn eigentlich für seine Person stehe. Die Form betreffend müsste alles in guter Ordnung geschehen, wodurch Klarheit und Durchsichtigkeit gewonnen wird; auch dürfte das Ganze nicht zu umfangreich sein, um einen leichten Überblick zu ermöglichen.“

Der zweite Entwurf (Kl. S. 440—447) enthält bereits eine genaue Disposition des „Systema“. — „Ich hatte den Plan zu einem Werke von grösster Wichtigkeit mit dem Titel: Katholische Demonstrationen. Dasselbe sollte drei Teile erhalten: Der erste gäbe den Beweis für das Dasein Gottes und die Unsterblichkeit der Seele, überhaupt die ganze natürliche Theologie. Der zweite hätte zum Gegenstand die christliche Religion oder die geoffenbarte Theologie. Hier wollte ich die Möglichkeit der Mysterien beweisen und die Schwierigkeiten heben, welche man in der Dreieinigkeit, in der Menschwerdung, dem Abendmahl und der Auferstehung finden will. Denn die Beweise der christlichen Religion sind nur moralische (Wahrscheinlichkeitsbeweise) wie bei allem Tatsächlichen. Der dritte Teil behandelte die Kirche, wo ich sehr überzeugende Beweise hatte, dass die Hierarchie göttlichen Rechts sei. Dabei unterschiede ich genau die Grenzen der kirchlichen und weltlichen

Gewalt und zeigte, dass die Kleriker wie alle Menschen der Obrigkeit einen äussern Gehorsam schulden, jedenfalls eine Duldung ohne Grenzen nach dem Beispiel der ersten Christen, die zwar den gottlosen Befehlen der heidnischen Kaiser nicht gehorchten, aber ebensowenig der Gewalt mit Gewalt begegneten. Dafür nun schulden alle Menschen und auch die Fürsten der Kirche einen *innern* Gehorsam, d. h. eine Unterwerfung in Glaubenssachen, *soweit es ihnen möglich ist.* (Diese Klausel ist nötig; denn wenn unglücklicherweise ein Mensch einen klaren Widerspruch bemerkte, so wäre es ihm unmöglich, dem Glauben zu schenken; er wäre dann Ketzer, aber nur materiell, und hörte darum nicht auf, selig werden zu können.)" — Leibniz wünscht nun von Rom eine Erklärung des Inhalts zu erlangen, dass die von ihm vorgetragene Auffassung „wenigstens erträglich und weder häretisch noch glaubenswidrig sei". — „Nachdem ich reiflich erwogen, welches der beste Weg dazu sei, kam ich auf den Gedanken, es müsste eine Schrift in der Art abgefasst werden, als ob sie von einem Katholiken käme und den Zweck hätte, einen Protestanten zu bekehren. Der Katholik würde hier alles in der günstigsten und gefälligsten Weise auslegen, die möglich wäre, ohne seinem Glauben Unrecht zu tun. Unter solchen Umständen wird man in Rom immerhin geneigter sein, eine derartige Darlegung zu begünstigen, als zu verurteilen. Die günstigen Erklärungen wären von doppelter Art, die einen solche, wie sie ein Privatmann verlangen kann, z. B. bezüglich der Anbetung der Eucharistie, des Sinnes der Anatheme, der Rechtfertigung, der Busse u. s. w., also wesentlich mit Rücksicht auf den Glauben. Andere bezögen sich auf die Fürsten und den Staat, bestehend in Bewilligungen und Freiheiten; z. B. das Abendmahl in doppelter Gestalt, die Ehe der Geistlichen, die Einziehung der Kirchengüter. Dieses und anderes könnte man in die erwähnte Schrift einfliessen lassen. Würde sie dann in Rom gebilligt, und wäre man ausserdem geneigt, auf Zugeständnisse sich einzulassen, wie ein Fürst sie mit Recht verlangen kann, dann dürfte es möglich sein, von der Lehre zum Leben überzugehen und vielleicht noch grössere Erfolge als Bossuet zu erreichen" (Kl. S. 455 ff.).

Halten wir dieses Programm mit dem „Systema theologicum" zusammen, so ergibt sich, dass die Ausführung der Ab-

sicht genau entspricht. — Ein *Neophyt*, d. h. ein durch die Taufe der katholischen Kirche Angehöriger [1]), aber nicht durch Parteileidenschaft Verblendeter soll als Verfasser dieser Schrift gelten. Und unter dieser Voraussetzung ist der Weg, den die Ausführungen im „Systema" einhalten, durchaus verständlich, nämlich der in den oben mitgeteilten Entwürfen vorgezeichnete. Der Versuch aber, das „Systema theologicum" zu einem persönlichen Glaubensbekenntnis des Philosophen Leibniz zu stempeln, ist hiernach ganz aussichtslos. Die Schrift nimmt keine Sonderstellung ein neben dem „Judicium" oder der von Pichler erwähnten, noch ungedruckten „Apologie der katholischen Wahrheit" [2]). — Wir haben es vielmehr mit einer gleichartigen Kategorie von Schriften zu tun, deren Inhalt durch ihren Zweck bestimmt wird. Dieser Zweck aber ordnet sich wieder der kirchenpolitischen Situation unter. Leibniz wusste wohl, dass eine Grundlage für einen glücklichen Abschluss der Unionsverhandlungen nur dann zu finden sei, wenn man sich der katholischen Glaubenslehre möglichst anpasse. Sollten daher seine mit so merkwürdigen diplomatischen Künsten sich einführenden Vermittlungsschriften die Approbation kirchlicher Autoritäten erhalten, so mussten sie bestimmte Ansprüche, die von diesen erhoben wurden, von vornherein in Rechnung stellen. Die kirchliche Hierarchie musste als ein legales Organ anerkannt werden, und daraus ergaben sich wiederum eine Reihe von notwendigen Konsequenzen. — Was für den ersten Anblick erstaunlich erscheint, löst sich für diese Betrachtungsweise ganz natürlich auf.

Wir könnten hiermit unsere Besprechung schliessen, wollen aber nicht unterlassen, auch noch an zwei Einzelbeispielen nachzuweisen, wie ausgesucht einseitig die Darstellung von Krogh-Tonning ist. S. 210 druckt er aus Pichler ein Urteil über die beklagenswerten Folgen der Reformation ab, ohne zu bemerken, dass Leibniz hier ganz wesentlich die politischen Folgen dieser religiösen Bewegung ins Auge fasst. Im übrigen ist es masslose Übertreibung, zu sagen: „so lautet das Urteil des Leibniz über die Reformation". — Es genügt, dem eine Stelle

[1]) Die unbestimmte Übersetzung des « Neophytus » durch « Neugeborener » bei Krogh-Tonning (S. 162, cf. S. 165) verfehlt ganz den richtigen Sinn.

[2]) *A. Pichler,* Die Theologie des Leibniz, II. Bd., S. 13 f.

aus einem Briefe an Bossuet entgegenzustellen: „Nichts dient mehr zur Rechtfertigung der Reformation, als die Stimmen so vieler guter katholischer Schriftsteller, welche die Gesinnungen billigen, die die Protestanten ins Leben zurückzurufen gearbeitet haben, da sie erstickt waren unter den Dornen einer Unendlichkeit von Kleinigkeiten, welche die Gemüter der Gläubigen von der gründlichen Tugend und der wahren Theologie abwendeten. Erasmus und so viele andere erkannten die Notwendigkeit an, die Menschen zu der Lehre des Apostels Paulus zurückzuführen; und nicht die Materie, sondern die Form war es, welche ihnen an Luthern missfiel. Und heute, da die gute Lehre von der Rechtfertigung in der römischen Kirche hergestellt ist, wollte das Unglück, dass andere Missbräuche zugenommen haben, und dass das Volk durch die Konfraternitäten und ähnliche Praktiken von jener Anbetung im Geist und in der Wahrheit abwendig gemacht wird, welche das Wesen der Religion ausmacht... Die Protestanten wären sehr übel beraten, wenn sie sich hierüber verblenden liessen. Das ist es gerade, was sie aufmuntern muss, auf die Fortsetzung dieser Früchte gemeinschaftlicher Arbeiten wohlgesinnter Personen zu dringen ....“ [1])

Aber Krogh-Tonning gibt sich nicht damit zufrieden, Leibniz' Katholizität für das 17. Jahrhundert sicherzustellen: wenn auch mit einigen Verrenkungen macht er aus ihm einen Gläubigen des Vatikanums. Er „kann sehr wohl an die Unfehlbarkeit der päpstlichen Entscheidungen unter gewissen Umständen glauben, wenn er nicht gleich an die Unfehlbarkeit eines jeden Papstwortes glaubt“ (S. 213). — Implicite musste er jedoch nach Krogh-Tonning an die Unfehlbarkeit päpstlicher Kathedralentscheidungen glauben. Denn im „Systema theologicum“ behaupte Leibniz ausdrücklich, dass der Papst in der Zeit zwischen den Konzilien „dieselbe Gewalt wie die Kirche habe“, und dass man dem Papste als „dem einen sichtbaren Stellvertreter Christi auf Erden“ gehorchen müsse (Kr.-T. l. c.). Nun sagt zwar explicite Leibniz gerade das Gegenteil und erklärt, dass man den Papst in Glaubenssachen nicht für unfehlbar halten könne. „Judicium in rebus fidei kann nicht von den Päpsten allein abhängen, indem es klar und nach ihren eigenen Geständnissen richtig ist, dass sie irrende Menschen seien wie alle andern.

---

[1]) Bei *Guhrauer* a. a. O., II, S. 63 f. (15. Juli 1692).

Daher sie vielfach selbst ihrer Vorfahren Dekrete annulliert und denselben schnurstracks entgegengehende Verordnungen gemacht haben [1]). Wie sollte man auch in Glaubenssachen Gewissheit von den Päpsten haben, wenn sie dieselbe bisweilen selbst nicht finden können? Paul V. und Gregor XV. konnten, wie sehr sie auch die Könige Philipp III. und IV. von Spanien darum baten, in der Frage von der unbefleckten Empfängnis Mariens nichts dezidieren und gaben vor, die ewige Weisheit habe ihrer Kirche ein solches Geheimnis noch nicht geoffenbart. — Was würde man machen, wenn zwei oder mehrere Päpste wären, und man den rechten unter ihnen nicht wüsste? — Auch ist offenbar, dass die Päpste nicht selten die Schrift verdrehen und wunderlich anführen, was selbst Cajetan zugesteht, obwohl er lächerlicherweise gemeint, man müsse in solchen Fällen die Vernunft gefangen nehmen. — Aus allem ersieht man, was für einen schlechten allgemeinen und obersten Richter der Papst abgeben könne, wofür ihn doch unzählig viele Römische halten [2])."

Was macht nun Krogh-Tonning aus dieser Stelle? — Dass er aus ihr nur die ersten Sätze abdruckt, habe ich schon angemerkt. Im übrigen aber scheint er zu denken: Wenn man ein Ei mit der Spitze umkehrt, so sieht es scheinbar noch genau so aus wie vorher! — Auf Grund eines analogen Verfahrens interpretiert er nun: In den mitgeteilten Sätzen „braucht nur zu liegen, dass der Papst nicht das *einzige* Organ der kirchlichen Unfehlbarkeit sei, als ob namentlich die Unfehlbarkeit der allgemeinen Konzilien ausgeschlossen sei" (S. 212/213). Wir brauchen kein weiteres Wort hierüber zu verlieren. — Noch aber sei wenigstens eine Stelle aus den „Annales" angeführt, die uns zeigt, welche Auffassung Leibniz von der Stellung des Papstes in der Kirche hatte und welche Bedeutung er dem päpstlichen Supremat beilegt, aus dem Krogh-Tonning so sichere

---

[1]) *Krogh-Tonning* hält für gut, das Zitat aus Pichler nur bis zu dieser Stelle abzudrucken. Es wäre ja allerdings auch für einen römischen Katholiken bedenklich, aus seinem Buche zu erfahren, dass es einmal eine Zeit gegeben hat, in der Päpste erklärten, die ewige Weisheit habe ihnen das Geheimnis von der unbefleckten Empfängnis Mariens «noch nicht geoffenbart».

[2]) In der Rezension der Exercitationes theologicæ von *Ittig*. Monatlicher Auszug, 1702, Juni, S. 66, bei *Pichler* a. a. O., II, S. 230.

Konsequenzen für die Unfehlbarkeit des Papstes ziehen zu können glaubt. „Der Satz, dass der oberste Stuhl von niemand gerichtet werden könne, ist Unsinn. Mag er auch höher sein als die einzelnen andern, so ist er doch weniger als deren Gesamtheit. Anders zu reden ist Kriecherei oder Torheit. Die Bischöfe stehen in keiner Weise nach göttlichem Recht *unter* dem Papst, sie sind seine Amtsgenossen und Brüder. Nur der Wille der abendländischen Fürsten und Völker überliess dem Bischof von Rom einige Gerichtsbarkeit über die andern, und das war nicht übel. Allein wenn er sich selbst seines Amtes unwürdig zeigt, wenn der Hirte zum Wolf wird, wenn das Heil der Kirche auf dem Spiel steht, dann geht es wieder auf den anfänglichen Stand zurück, und der Bischof von Rom unterliegt dann dem Spruch seiner Brüder und des Kaisers. Denn wie? Soll man es um des neuen Gesetzes willen dulden, dass ein verruchter Mensch an der Spitze der Kirche stehe und durch Amtshandlungen oder Beispiel die Seelen verderbe, ohne dass jemand sagen dürfte: Papst, was machst du da? — Das Wohl des Volkes im Staate, das Heil der Seelen in der Kirche ist das alleroberste Gesetz [1]."

Krogh-Tonning beliebt es, seinem Essay einen Schluss zu geben, der die Grenzen seiner Fähigkeit, Leibniz zu verstehen, deutlich macht. Er glossiert nämlich die Erklärung des Philosophen, dass er der römischen Kirche angehören möchte, „wenn es nur mit wahrer Ruhe des Geistes und mit dem Frieden des Gewissens sein könnte, den ich gegenwärtig geniesse", in einer Weise, die erkennen lässt, dass er in diese Versicherung der Geistes- und Gewissensruhe erhebliche Zweifel setzt. Vermutlich würde Leibniz einer solchen Äusserung des religiösen Pharisäismus mit ähnlichen Worten begegnet sein, wie er sie an Burnet schrieb: „Man wollte mich schon unter die Katholiken rechnen, da ich zuweilen einige ihrer Sätze milder ausgelegt habe gegenüber den übertriebenen Anfechtungen unserer Leute. Als man aber weiter gehen und mir beweisen wollte, dass ich mich nun auch unter sie rangieren müsse, da habe ich ihnen gezeigt, dass ich davon weit entfernt bin [2]."

Bonn. RUDOLF KEUSSEN.

---

[1]) Annalen III, 124; bei *Pfleiderer* a. a. O., S. 513 f.
[2]) *Dutens,* VI, 271; bei *Pfleiderer* a. a. O., S. 542.